

L'ART D'ÊTRE ENSEMBLE

Proposé par la compagnie ACTEURS DU MONDE
Dans le cadre du festival arts & sciences humaines

L'émancipation culturelle face à la prolétarianisation du monde

Conversation avec Roland GORI et Patrick GEFFARD

À partir de la lecture de 4 textes par la comédienne Marie-Christine Aury. Textes choisis par Roland Gori.

Rencontre réalisée le samedi 26 novembre 2016 au cinéma UTOPIA à Bordeaux

Roland GORI, psychanalyste, professeur émérite de psychologie et de psychopathologie cliniques, est à l'initiative, avec Stefan Chedri, de l'Appel des appels, une adresse aux professionnels du soi, du travail social, de la justice, de l'éducation, de la culture et de tous les secteurs dédiés au bien public, les invitant à résister à la destruction volontaire et systématique de tout ce qui tisse le lien social.

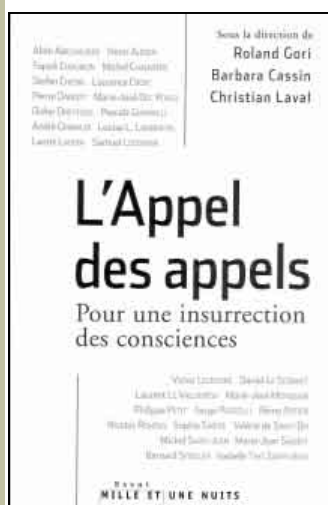
Patrick GEFFARD, maître de conférences en sciences de l'éducation à l'université Paris 8, est membre du collectif l'Appel des appels

Demain, lorsque la normalisation des conduites et des métiers régnera définitivement, il sera trop tard. Soins, éducation, recherche, justice seront formatés par la politique du chiffre et la concurrence de tous contre tous. Il ne restera plus à l'information, à l'art et à la culture qu'à se faire les accessoires d'une fabrique de l'opinion pour un citoyen consommateur.

Face à de prétendues réformes aux conséquences désastreuses, les contributeurs, psychanalystes, enseignants, médecins, psychologues, chercheurs, artistes, journalistes, magistrats, dressent l'état des lieux depuis leur cœur de métier et combattent la course à la performance qui exige leur soumission et augure d'une forme nouvelle de barbarie.

L'Appel des appels prône le rassemblement des forces sociales et culturelles. Il invite à parler d'une seule voix pour s'opposer à la transformation de l'État en entreprise, au saccage des services publics et à la destruction des valeurs de solidarité humaine, de liberté intellectuelle et de justice sociale. Il témoigne qu'un futur est possible pour « l'humanité dans l'homme ».

Il est encore temps d'agir. L'insurrection des consciences est là, partout, diffuse, grosse de colère et de chagrin. La résistance de ces milliers de professionnels et de citoyens qui ont répondu à L'Appel des appels touche nos sociétés normalisées en un point stratégique. En refusant de devenir les agents du contrôle social des individus et des populations, en refusant de se transformer en gentils accompagnateurs de ce nouveau capitalisme, nous appelons à reconquérir l'espace démocratique de la parole et de la responsabilité.





Lectures Marie Christine Aubry

Écrits corsaires. Les textes ici rassemblés témoignent, par leur violence polémique d'une démarche provocatrice. Mais chez Pasolini la volonté de ne rien dissimuler dans sa recherche de la vérité est sa seule provocation. L'auteur de *Théorème* examine tour à tour le problème de l'avortement, le fascisme, l'antifascisme et surtout la société de consommation de masse qui conduit à la déshumanisation de la société et à la destruction de l'identité italienne.

Le langage de l'entreprise est, par définition, un langage purement fonctionnel. Les lieux où il s'exprime sont ceux où la science est appliquée et donc ceux du pragmatisme pur. Les techniciens emploient bien entre eux un argot de spécialistes mais d'un point de vue absolument et résolument fonctionnel. Les canons linguistiques en vigueur à l'intérieur de l'entreprise tendent ensuite à se développer aussi à l'extérieur. Il est clair que ceux qui produisent veulent avoir des rapports d'affaires absolument clairs avec ceux qui consomment.

Il n'existe qu'un cas d'expressivité, mais d'expressivité aberrante, dans le langage purement fonctionnel de l'industrie, c'est celui du slogan. En effet le slogan doit être expressif pour impressionner et convaincre, mais son expressivité est monstrueuse parce qu'elle devient immédiatement stéréotypée, et qu'elle se fixe dans une rigidité qui est le contraire même de l'expressivité, éternellement changeante par essence, et offerte à d'infinies interprétations.

Ainsi la fausse expressivité du slogan constitue le nec le plus ultra de la nouvelle langue technique qui remplace le discours humaniste. Elle symbolise la vie linguistique du futur, c'est-à-dire d'un monde inexpressif, sans particularisme ni diversité de cultures, un monde parfaitement normalisé et acculturé. Un monde qui pour nous ultimes dépositaires d'une vision multiple, magmatique, religieuse et rationnelle du monde, apparaît comme un monde de mort.

Mais peut-on prévoir un monde si négatif? Peut-on prévoir un futur qui soit la fin de tout? Quelques-uns, comme moi, ont cette tendance par désespoir. Avoir vécu et ressenti de l'amour pour un monde cela

empêche d'en concevoir un autre qui soit tout aussi réel aussi bien que de croire que puissent se créer des valeurs analogues à celles qui ont rendu précieuse une existence. Une telle vision apocalyptique du monde est justifiable mais probablement injuste.

Cela semble fou mais un slogan récent, celui devenu célèbre en un clin d'œil des jeans **Jésus** : « tu n'auras d'autres jeans que moi », se pose comme un fait nouveau, une exception dans les canons fixes du slogan et en révèle une possibilité expressive imprévue et indique de leur part une évolution différente de celle que la tradition du genre immédiatement admise par les désespérés qui veulent voir le futur comme une mort laissait trop raisonnablement prévoir.

C'est vrai, cela semble fou, je le répète, mais le cas des jeans Jésus est un indice de changement. Ceux qui ont fabriqué ces jeans et qui les ont lancés sur le marché en se servant comme slogan pragmatique de l'un des dix commandements démontrent, probablement avec un certain nombre de sentiments de culpabilité, à savoir l'inconscience de qui ne se pose plus certains problèmes, qu'ils sont déjà en dehors du cercle dans lequel s'inscrit notre genre de vie et notre horizon mental. Il y a dans le cynisme de ce slogan une intensité et une innocence d'un genre absolument nouveau. Même s'il a vraisemblablement mis longtemps à mûrir pendant ces 10 dernières années, plus rapidement d'ailleurs en Italie. Dans son laconisme de phénomène qui s'est révélé d'un coup à notre conscience, il nous déclare d'une façon complète et définitive que les nouveaux industriels et les nouveaux techniciens sont complètement laïques, d'une laïcité qui ne se mesure plus avec la religion. Cette laïcité est une valeur nouvelle, née dans l'entropie bourgeoise ou la religion, conçue comme autorité et forme de pouvoir, dépérit. Elle ne survit que dans la mesure où elle demeure un produit naturel d'énorme consommation et une forme folklorique encore exploitable.

Mais l'intérêt de ce slogan n'est pas purement négatif. Il ne souligne pas uniquement la nouvelle modalité selon laquelle l'église est brutalement remise à la place qu'elle tient vraiment dans la vie. Il est aussi positif parce qu'il met en lumière la possibilité imprévue de donner un sens idéologique et donc de rendre expressif le langage du slogan et probablement celui du monde technologique. L'esprit blasphémateur de ce slogan ne se borne pas à être apolitique, ne se limite pas à une pure observation qui fixe l'expressivité en pure communication, c'est quelque chose de plus qu'une trouvaille sans préjugés. Tout au contraire il se prête à une interprétation qui ne peut être qu'infinie. Il conserve donc, dans le slogan, les caractères idéologiques et esthétiques de l'expressivité. Cela signifie peut-être, que le futur qui à nous, religieux et

humanistes, apparaît comme fixation et mort, sera d'une façon nouvelle, histoire. Que l'exigence de communicativité pure de la production sera de quelque façon contredite, car le slogan de ces jeans ne se contente pas de souligner la nécessité de la consommation, il se présente tout à fait comme la Nemesis, même inconsciente, qui punit l'église pour son pacte avec le diable. Cette fois le rédacteur de l'observatoire est bel et bien sans défense et impuissant, même si d'aventure la magistrature et les flics mis soudain chrétiennement en mouvement réussissent à arracher des murs de notre pays cette affiche et son slogan, il s'agit d'ores et déjà d'un fait irréversible, encore que peut-être anticipé. Il est porteur de l'esprit nouveau de la seconde révolution industrielle, et de la mutation des valeurs qui en découlent.



CONVERSATION



P. Geffard alors voilà un texte qui a été écrit au début des années 73, et qui, a priori du moins, semble tout à fait d'actualité. Roland, je te propose de démarrer la discussion autour de l'actualité des propositions qui sont faites ici. Est-ce que nous sommes toujours dans le temps décrit par Pasolini dans ce texte, ou est-ce qu'on ne l'a pas déjà, partiellement, dépassé ? L'écoute du texte m'a fait penser au travail de Victor Klemperer dans un ouvrage qui s'appelait « **la langue du troisième Reich** ». Victor Klemperer était juif allemand, il vivait en Allemagne, marié avec une aryenne, c'était un linguiste qui avait déjà un travail important derrière lui, et qui, à l'avènement du nazisme, n'a pas été assassiné dans les camps d'extermination parce qu'il était citoyen allemand, marié avec une aryenne. Il a été assigné à résidence dans ce que l'on a appelé la maison des juifs. Dans ces endroits les gens devenaient des esclaves du Reich. Il a passé la guerre à travailler dans l'industrie chimique allemande, à Dresde. Alors que dans ces maisons les juifs étaient interdits de lecture et d'écriture, il a poursuivi son travail et continué à étudier méticuleusement la manière dont le discours nazi transformait la langue allemande. A travers cela elle était susceptible de transformer la traduction de la subjectivité. Et, écoutant cela, je me demandais si la partie la plus positive de la fin du texte de Pasolini qui met en avant cette possibilité d'entendre le langage, cet argot de l'entreprise, comme un langage expressif qui vient révéler quelque chose de la condition culturelle, idéologique etc. Est-ce qu'on en est toujours là, dans ce qu'Eric Hazan appelait la langue de la 5ème république où est-ce qu'on n'est pas au-delà dans la production des subjectivités à travers des nouvelles constructions langagières?



Victor Klemperer.
Voir p.20

R. Gori. Il faudrait tout d'abord partir du texte. Pasolini c'est un martyr qui a témoigné bien avant d'autres des conséquences catastrophiques de l'émergence du néolibéralisme. Qu'est-ce que c'est le néolibéralisme. ? C'est une certaine manière de voir le monde. Gramsci disait «tous les hommes sont philosophes», et s'il y a une hégémonie culturelle qui conduit à la soumission sociale, librement consentie, la servitude volontaire, elle résulte justement de l'installation d'une manière de voir le monde. La manière de voir le monde dont nous parle Pasolini et qu'il appelle aussi la religion de marché; le commandement auquel il fait allusion c'est tu n'auras pas d'autre Dieu que moi, tu n'auras pas d'autre jeans que moi, tu n'auras pas d'autres marchandises que moi. La marchandise est à la place même du Dieu qui soutient les étoiles. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'autre possibilité de voir le monde que d'en passer par le viatique de cette révolution symbolique. Ce que nous dit aussi Pasolini dans ce texte c'est que nous sommes face à une révolution anthropologique. C'est une révolution symbolique contre-révolutionnaire, pour le dire très simplement. C'est-à-dire qu'on nous propose de dire, ce qui va constituer les données des économistes de l'école de Chicago, qu'il n'y a aucun problème existentiel, social et politique qui ne soit traitable en termes économiques. Ce que mon ami Bernard Maris appelait **l'économisme** et dont il disait que cela ferait beaucoup plus de victimes que les autres guerres de religion. C'est un peu de cela dont nous parle Pasolini. C'est un point très important et, dans un autre texte, il nous dit que les premiers symptômes de la corruption culturelle passent par le langage, affleurent dans ce que Patrick nommait après Klempereur, la **novlangue**. C'est effectivement une certaine manière de parler, de dire le monde, d'entrer en relation avec nous-mêmes, avec des autres, avec le monde. Là on n'y échappe plus. Pour répondre à ta question, on est dans l'étape finale qui commence avec la modernité dont parle Max Weber, c'est-à-dire le désenchantement du monde, la désacralisation du monde. Là, il n'y a plus aucun domaine sacré. Ni le domaine des valeurs, ni le domaine de la religion. Il n'y a pas que les religions traditionnelles, il y a aussi les religions laïques. La IIIe République a beaucoup aimé les cérémonies laïques qui étaient supplétives à cette crise de la religion et à la possibilité d'associer à la république une certaine conception de spiritualité politique. On trouve aussi ce type de posture,



chez Jaurès et chez Camus qu'ils partagent aussi avec Pasolini: c'est-à-dire qu'on peut être à la fois matérialiste et idéaliste. On a tendance aujourd'hui à l'oublier, mais ce qui, d'après moi, constitue la crise du politique c'est la nécessité d'associer une analyse marxiste je parle comme Jaurès, à une analyse idéaliste c'est-à-dire qui ouvre vers le rêve et donc la possibilité de voir un autre monde même si cet autre monde est dans celui-ci, ce qui est un autre problème.

Donc pour essayer de répondre très rapidement, on est là, face à ce qu'annonce Pasolini, un langage purement technique, purement fonctionnel. Comment fonctionner de manière pragmatique? C'est tout simplement par exemple de tuer les gens qui sont dans les prisons parce que ça coûte beaucoup plus cher de les garder en prison à vie. Le pragmatisme cela pourrait être ce que proposait **Jonathan Swift**



dans la solution à la famine d'Irlande, de sacrifier un nourrisson par famille, de veiller à ce qu'il devienne une viande de boucherie appréciée des bourgeois, qui permettrait de nourrir les autres enfants de la famille. Cela pourrait aller jusqu'à lancer une bombe nucléaire dans une région du monde même si on détruit des tas de civils parce qu'ils nous posent

problème. On voit bien, en quelque sorte, que l'utilitarisme moral débouche sur un cynisme qui participe à la déshumanisation du monde. C'est de cela dont nous parle Pasolini. C'est-à-dire qu'on est dans un langage uniquement technique et fonctionnel. Il fait une allusion forcée et très juste à cette révolution industrielle qui produit, à la fin du XIXe siècle déjà, la crise des valeurs libérales. On ne peut plus croire à un sujet libéral autonome qui se dirige par sa raison critique et sa valeur morale avec



Jonathan Swift
Voir p.20

une transformation des lieux de travail ou l'individu devient une pièce détachée de la machine. Où il devient l'instrument de l'instrument qu'il sert. Moment ou comme le dit Simone Weil, on se résigne à nourrir les hommes dit-elle pour qu'ils servent des machines. La prolétarianisation c'est ça, c'est la confiscation du savoir-faire, du savoir-être, du savoir de l'artisan, vers le mode d'emploi de la machine, et Simone Weil encore, dit que tout cela se passe comme si le lieu de la décision transitait de l'être de l'ouvrier, l'artisan vers le mode d'emploi de la machine qui lui prescrit des actes de plus en plus précis mais fragmentés dont il est aliéné. C'est donc de cette aliénation là dont nous parle Pasolini. C'est une aliénation qui place la manière de dire le monde sous ce que j'appelle une curatelle technico-financière dont nous connaissons aujourd'hui les catastrophes politiques nationales et mondiales. C'est à dire l'incapacité de voir autrement le monde et l'humain que comme des stocks d'énergie à exploiter à vie.

C'est de cela dont nous parle Pasolini, c'est en quelque sorte ce rapprochement monstrueux entre le langage de la technique, l'organisation technique du travail, (en fait Taylor), l'organisation scientifique du travail et ne voir dans l'humain qu'un segment technique. Essayer de savoir comment on peut accroître sa productivité individuelle et casser les liens qu'il peut avoir avec les autres ouvriers. Il faut voir la préface de la traduction française de l'ouvrage de Taylor, qui est une petite merveille car elle annonce la couleur. Il s'agit de casser le syndicalisme, la solidarité des ouvriers entre eux, il s'agit de les transformer en force de travail. C'est à dire en force animale. Donc le langage de la technique c'est cela et le langage de l'économie c'est de considérer qu'il n'y a pas d'autre valeur que ce qui peut se transformer en prix. Et on abouti aujourd'hui à ces nouvelles formes sociales de l'évaluation qui sont des impostures, parce que scientifiquement c'est bidon. Aussi bien à l'Université, dans le travail social, en médecine, en psycho, dans la magistrature, ou dans le journalisme, dans tous ces domaines professionnels, ces formes sociales de l'évaluation aujourd'hui n'ont pas pour objectif d'accroître la performance, ça c'est l'idéologie, elles ont simplement pour effets performatifs de nous subordonner à des chiffres, de nous subordonner en cassant les possibilités d'une solidarité collective et en nous

dépossédant de l'éthique dans nos métiers. Il faut voir que ces formes d'évaluation sont en quelque sorte une dévalorisation du professionnel. C'est fait pour cela. On regarde le compteur et on ne regarde plus la route, c'est pour cela qu'on entre dans le décor. Penser le monde uniquement de cette manière là est purement monstrueux car cela participe d'une déshumanisation. C'est ce que j'ai appelé ailleurs le technofascisme.

Technofascisme, ça veut pas dire que c'est méchant, où que c'est mauvais ça veut dire que le fascisme n'est pas une interdiction de dire. Ce n'est pas une censure sur le dire c'est au contraire une obligation de dire dans une certaine langue d'aujourd'hui. Et cette langue, c'est la langue de la technique et la langue de l'économie avec une affinité élective entre la technique et ce qu'on appelle le rationalisme économique dont parle Max Weber, qui sont les différentes formes de capitalisme.

Je crois que c'est à cela que nous avons à faire. Ce qui est assez extraordinaire c'est que Pasolini l'annonce dans les années 73, cela va s'installer en 1980 aux USA avec Ronald Reagan et Margaret Thatcher en GB. On peut d'ailleurs trembler que certains, ici, se réfèrent à celle, qui, pour moi est une criminelle de civilisation, c'est-à-dire qui a cassé les notions mêmes d'Etat social, par exemple de protection sociale et ensuite, progressivement, va mettre un terme aux valeurs que portait le libéralisme philosophique. C'est à dire cette idée de pouvoir se fier à la raison, de pouvoir se fier à la morale, à l'autonomie, à l'indépendance à la liberté individuelle. Tout cela va disparaître, et en 1989 on va voir aussi se fissurer matériellement avec la chute du mur de Berlin ce qui s'est déjà fracturé dans les discours d'émancipation, c'est-à-dire le socialisme des pays de l'Est. Et à partir de ce moment-là le néolibéralisme aura une autoroute devant lui. À partir de ce moment-là va s'imposer un peu partout dans le monde. La globalisation. Aujourd'hui elle opère par cette néolibéralisation du monde.

Tu me demandes si nous y sommes moi je dis toujours à mes étudiants et à mon public que j'ai deux nouvelles, une bonne et une mauvaise. La bonne nouvelle c'est que le néolibéralisme est mort. En tant que vision du monde. Plus personne ne peut croire que par exemple il va produire une réduction des inégalités, des richesses collectives qu'on va pouvoir se partager, qu'il va améliorer les conditions sociales et culturelles ou que cette dérégulation va produire des émancipations singulières et collectives. En tant que révolution

symbolique, contre-révolutionnaire, c'est une religion qui est morte. Elle n'a plus de fondement, elle n'est plus crédible. Les niveaux libéraux eux-mêmes se remettent à lire Keynes. Keynes qui disait, et j'aime beaucoup cette réflexion, : « **nous serions capables d'éteindre le soleil et les étoiles parce qu'ils ne nous rapportent pas des dividendes.** ». C'est cela que nous produisons depuis 40 ans.

La mauvaise nouvelle c'est que le néolibéralisme est mort mais il ne le sait pas. Il ne le sait pas et les réseaux institutionnels, à la fois géopolitiques, économiques et constitutionnels font qu'on n'a pas autre chose. On est en train de chercher. On est dans une véritable crise de civilisation et comme disait Gramsci « **La crise c'est quand le vieux monde tarde à mourir et que le nouveau monde tarde à naître, dans le clair obscur naissent les monstres** ». Je crois que les monstres aujourd'hui, je l'ai écrit dans plusieurs quotidiens, les monstres, aujourd'hui, c'est Daesh, c'est l'émergence des nationalismes, des racismes, c'est la victoire récente que vous connaissez dans l'une des plus grandes démocraties libérale et même une des premières démocraties du monde, de quelqu'un qui est situé à l'extrême droite, c'est la montée du Front National ici. Il va de soi que les monstres vont proliférer tant que ce vieux monde du néolibéralisme ne sera pas mort et tant que nous n'aurons pas trouvé un nouveau monde. Il faut le dire en toute simplicité, nous avons du mal à le trouver ce nouveau monde. Moi je crois que là, nous avons vraiment besoin de l'art et de la culture. Je crois, j'insiste sur ce point, qu'en 1973 Pasolini nous donne une analyse et il nous faudra plus de 20 ans dans certains pays pour trouver des penseurs capables de démontrer cela, il nous faudra peut-être 40 ans en Europe pour arriver à des critiques philosophiques. Donc l'art anticipe. J'ai pas mal travaillé ces derniers temps la question des terrorismes, la question de Daesh et d'autres, j'ai lu, j'ai travaillé, j'ai rencontré des gens mais c'est vraiment un écrivain qui m'a le plus appris : c'est Camus. En 1955, il prononce une conférence à Athènes sur l'avenir de la tragédie. Ce texte de Camus m'en a plus appris sur ce qui se produit aujourd'hui dans notre actualité que tout ce que j'ai pu lire des économistes, des philosophes, des politiques etc. Nous avons l'art pour ne pas périr de la vérité. Il faisait allusion à la vérité de la méthode. L'art c'est quoi ? C'est une capacité de rêver. Si nous ne sommes plus capables de rêver le monde, cela veut dire que nous ne méritons pas autre chose que le profilage d'une organisation de

la société sur le modèle animal. C'est-à-dire un système où l'individu n'est plus qu'une pièce détachée de l'espèce en vue d'une production collective, sans savoir à quoi sert cette production.

Je crois que nous avons, avec Pasolini, un veilleur, un donneur d'alerte. Il nous dit voilà la désacralisation absolue du monde. C'est ce qu'il dit en gros, la bourgeoisie n'a plus besoin de la morale, la bourgeoisie n'a plus besoin de la religion, la bourgeoisie n'a plus besoin de la famille, de la nation, la religion du marché lui suffit. C'est-à-dire que la marchandise est devenue sa propre religion et il suffit de convertir l'ensemble des activités qui sont les nôtres en marchandises pour que ça tourne.

Ça tourne, c'est vrai, sauf qu'il n'y a plus d'êtres humains.

P.Geffard. Ce que tu as dit en dernier m'a fait penser à la phrase de Freud dans « *le malaise dans la culture* ». « *Les satisfactions substitutives, celles par exemple que nous offre l'art, sont des illusions au regard de la réalité, elles n'en sont psychologiquement pas moins efficaces grâce au rôle assumé par l'imagination dans la vie de l'âme.* »

C'est aussi cela, je crois, que Pasolini voulait montrer.

Pour en rajouter dans le cadre des mauvaises nouvelles, j'ai envie de vous lire un extrait d'un texte tout à fait officiel par rapport à ce que Roland Gori décrivait tout à l'heure sur l'emprise exercée sur nos métiers, sur les actes produits par chacun dans le cadre de nos métiers, notamment à travers des procédures de d'évaluation. Cette volonté d'emprise n'a pas de limites, et elle ne se limite pas à l'acte lui-même. Je participe à la formation de personnel hospitalier par exemple et je vois bien que les modalités selon lesquelles on demande aux personnes d'accomplir tels ou tels actes, les éloigne souvent de la valeur thérapeutique de l'acte lui-même. C'est-à-dire qu'on va donner un protocole pour saluer la personne lorsque l'on rentre dans la chambre, et on va vérifier que le protocole est bien appliqué : « *Bonjour Madame Durand, on vient pour vos constantes !* ».

On a appliqué le protocole puisque on a salué Me Durand, mais les constantes, elle ne sait toujours pas ce que c'est. Mais ça, on ne s'en occupe pas. Le sens a disparu.

Si je dis que cette volonté d'emprise n'a pas de limites, j'en veux pour preuve l'extrait de texte suivant qui est tiré de l'introduction référentielle du bulletin officiel du ministère de l'éducation nationale. Comme dans la plupart des métiers, il existe un référentiel de

compétences pour exercer les métiers de l'enseignement, tous les personnels de l'enseignement les encadrant les CPE etc. et il y a un introductif à ce référentiel qui indique ce que doit contenir chacune de ces compétences. Je cite : « *chaque compétence requiert de la part de celui qui la met en œuvre la réflexion critique, la créativité, l'initiative, la résolution de problèmes, l'évaluation des risques, la prise de décision, et la gestion constructive des sentiments.* » Rien de moins ! Ce sont les textes officiels de l'éducation nationale. C'est-à-dire que nos émotions, nos sentiments, c'est finalement la vérification de ce qu'**Axel Honneth** appelle l'auto réification, c'est-à-dire que ce que l'on éprouve psychiquement n'est plus perçu que comme des objets à produire, à organiser, à contrôler. Il n'y a plus véritablement de valeur à l'intériorité psychique.

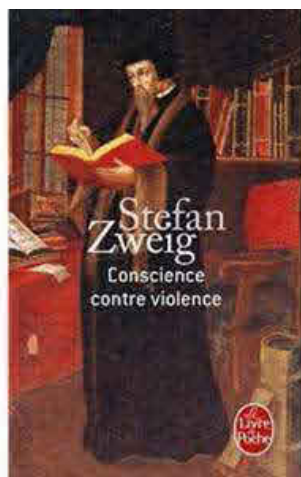
R.Gori Il faut penser en termes de comment on prend

soin de la vulnérabilité humaine. Comment on se soucie de ce que le philosophe Walter Benyamin appelait le « *levin de l'inachevé* », c'est-à-dire l'enfant. Ce ferment de l'inachevé que constitue l'enfant. Vous imaginez un enfant transformé en machine, parfaitement adaptée ? Cela deviendrait un monstre ou un tueur ou quelqu'un de complètement mort, dévitalisé. Il faut voir que le néolibéralisme est une forme de nihilisme. J'aurai dit que ce qui le plus triste dans le capitalisme c'est qu'il y a une négation de l'humain. C'est très important, cela veut dire qu'il y a une négation du facteur humain dans l'ensemble des activités sociales, de production ou de culture. Je crois que c'est là aussi que l'art nous restitue cette part d'inachevé, cette part de rêve.

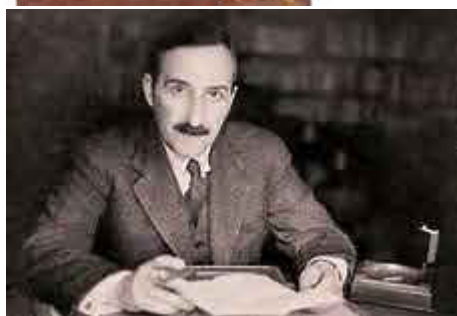
Pour faire simple, l'humain parfaitement adapté techniquement et économiquement, c'est un humain qui ne rêve plus. C'est un humain qui n'a plus d'utopie. C'est un humain insomniaque. D'ici à ce qu'il devienne meurtrier, il ne manque pas grand-chose.



Axel Honneth
Voir page 22



Conscience contre violence est un essai polémique de Stefan Zweig (1936) mettant en scène le combat de Sébastien Castellion contre Jean Calvin. Le livre, rédigé en pleine montée du fascisme et de l'extrême-droite en Europe, a été et reste d'une forte actualité, dans la mesure où il se présente comme un coup de boutoir contre toutes les formes de totalitarisme et d'intolérance



Quelle que soit la façon dont on veuille appeler les pôles de ce conflit permanent, tolérance

contre intolérance, liberté contre tutelle, humanité contre fanatisme, individualité contre mécanisation, conscience contre force, tous ces mots ne font qu'exprimer les deux termes d'un problème qui se pose pour chacun de nous; faut-il se prononcer pour l'humain ou le politique, pour l'etos ou le logos, pour la personnalité ou la communauté. Cet antagonisme entre la liberté et l'autorité, toutes les époques, tous les peuples, tous les penseurs l'ont connu car la liberté est impossible sans une certaine autorité sous peine de dégénérer en chaos pas plus que l'autorité n'est possible sans liberté à moins de devenir tyrannie. Il est incontestable qu'il existe, au fond de la nature humaine, une aspiration mystérieuse à la fusion dans la communauté. Éternellement persiste en nous la vieille illusion qu'on peut trouver un système religieux, national, social, qui, équitable pour chacun, dispenserait à jamais à l'humanité l'ordre et la paix.

Le grand inquisiteur du roman de Dostoïevski ne nous a-t-il pas montré, avec une logique cruelle, que la majorité des hommes redoute en fait leur propre liberté. Et, il est bien vrai, que par lassitude devant l'effroyable

multiplicité des problèmes, la complexité des difficultés de la vie, la grande masse des hommes aspire à une mécanisation du monde, un ordre définitif valable une fois pour toutes, qui leur éviterait tout travail de la pensée. C'est cette aspiration messianique vers un état de choses où disparaîtraient les problèmes brûlants de l'existence qui constitue le véritable ferment qui prépare la voie à tous les prophètes sociaux et religieux. Toujours, quand les idéaux d'une génération ont perdu leur couleur, leur feu, il suffit qu'un homme, doué d'une certaine puissance de suggestion, se lève et déclare péremptoirement qu'il a trouvé ou inventé la formule grâce à laquelle le monde pourra se sauver pour que des milliers et des milliers d'hommes lui apportent immédiatement leur confiance. Et il est de règle constante qu'une idéologie nouvelle, c'est sans doute en cela que réside son sens métaphysique, crée tout d'abord un idéalisme nouveau. Car celui qui apporte aux hommes une nouvelle illusion d'unité, de pureté, commence par tirer d'eux des forces les plus sacrées : l'enthousiasme, l'esprit de sacrifice. Des millions d'individus sont prêts, comme par enchantement, à se laisser prendre, fécondés et même violentés et plus ce rédempteur exige d'eux plus ils sont prêts à lui accorder. Ce qui hier encore avait été leur bonheur suprême, la liberté, ils l'abandonnent par amour pour lui. Pour se laisser conduire passivement. Le ruere in servitium de Tacite se vérifie une fois de plus. Une véritable ivresse de solidarité les fait se précipiter dans la servitude et on les voit même vanter les verges avec lesquelles on les flagelle.

Il y a quelque chose d'exaltant, malgré tout, dans cette constatation que c'est toujours une idée, cette force la plus immatérielle qui soit sur terre, qui arrive à réaliser de tels miracles de suggestions, et l'on serait facilement amené à admirer et à glorifier ces grands séducteurs d'avoir réussi ainsi à transformer à l'aide d'esprit la matière grossière. Malheureusement, ces idéalistes et utopistes se démasquent presque toujours au lendemain de leur victoire comme les pires ennemis de l'intelligence car la puissance pousse à la toute-puissance. La victoire, à l'abus de la victoire. Au lieu de se

contenter d'avoir gagné à leur folie personnelle tant d'hommes prêts à vivre et même à mourir pour elle, ces conquistadors se laissent tous aller à la tentation de transformer la majorité en totalité. Et de vouloir aussi imposer leur dogme aux sans-partis. Ils n'ont pas assez de leurs courtisans, de leurs satellites, de leurs créatures, des éternels suiveurs de tout mouvement, il faudrait encore que les hommes libres, les rares esprits indépendants se fissent leurs glorificateurs et leur valets. Et ils se mettent à dénoncer toute opinion divergente comme un crime d'État.

Éternellement se vérifie cette malédiction de toutes les idéologies religieuses ou politiques qu'elles dégénèrent en tyrannies dès qu'elles se transforment en dictatures.

Mais dès qu'un homme ne se fie plus à la force immanente de sa vérité et fait appel à la violence brutale, il déclare la guerre à la liberté elle-même. Quelle que soit l'idée dont il s'agisse, à partir du moment où elle recourt à la terreur pour uniformiser et réglementer d'autres convictions, elle n'est plus idéale mais brutalité. Même la plus pure vérité, quand on l'impose par la violence devient un péché contre l'esprit. Mais l'esprit est un élément mystérieux, insaisissable, invisible, comme l'air. Il semble s'adapter docilement à toutes les formes, à toutes les formules et cela pousse sans cesse des natures despotiques à croire

qu'on peut le comprimer l'enfermer, le mettre en flacon. Pourtant toute pression provoque une contre pression et c'est précisément quand l'esprit est comprimé qu'il devient explosif. Toute oppression mène tôt ou tard à la révolte à la longue et c'est là une éternelle consolation, l'indépendance morale de l'humanité reste indestructible.

Jamais jusqu'ici on a réussi à imposer d'une façon dictatoriale, à toute la terre, une seule religion, une seule philosophie, une unique conception du monde et jamais on n'y réussira car l'esprit saura toujours résister à l'asservissement. Toujours il refusera de penser selon des formes prescrites, de s'abaisser, de s'aplatir, de se rapetisser et de se mettre au pas.

Quelle vanité, quelle simplicité donc, de vouloir ramener la divine variété de l'existence à un dénominateur commun. De diviser l'humanité en bons et en mauvais, en croyants et en hérétiques, en citoyens obéissants et en ennemis de l'État. Et ce sur la base d'un principe imposé uniquement par la violence. Toujours, il se trouvera des objecteurs de conscience, des esprits indépendants pour se révolter contre une telle violation de la liberté humaine. Si systématique que se soit, si systématique que se soit montrée une tyrannie, si barbare qu'ait pu être une époque, cela n'a jamais empêché des individus résolus de se soustraire à l'oppression et de défendre la liberté de penser contre les monomanes brutaux de leur seule et unique vérité.



CONVERSATION



P. Geffard Par rapport à ce texte, ma première question serait : l'histoire se répète-t-elle ? Ce qui s'est passé au moment de Calvin, puis ensuite dans les années 30, est-il en train de se répéter aujourd'hui ou bien est ce que ce sont des formes différentes ?

Avant d'en venir à cela, éventuellement, j'ai été frappé par le passage sur le crime d'État. Ça me faisait penser à deux choses : à ce qui se passe actuellement en Russie avec le vote de la loi sur le parti des étrangers. Ce qui a permis d'éliminer l'expression d'un très grand nombre d'O.N.G, environ 150, c'est-à-dire qu'il y a une modalité légale qui permet de faire taire à l'avance l'expression d'une parole différente de celle du pouvoir d'Etat. .

Cela me fait aussi penser aux poursuites que subissent ici les gens qui soutiennent des migrants. Par exemple cet universitaire, à la frontière italienne qui fait l'objet de poursuites pour simplement avoir recueilli trois jeunes femmes blessées qui traversaient la frontière et leur avoir simplement apporté de l'aide. Il ne s'agit pas d'entendre cette parole et l'acte, tout de suite, est passible de poursuites.

Autre chose aussi l'idée de l'emprise totale du marché. J'y ai pensé car c'était dans le dernier discours d'Obama pour quitter sa présidence. Obama qui globalement a une image très positive chez nous se félicite que les forces qui restent derrière lui soient solidement arrimées au marché. Comme si c'était cela l'essentiel de la suite politique possible.

Cela renvoi au «il n'y a pas d'alternative» de Margaret Thatcher ainsi qu'à un candidat présidentiel prochain qui semble en endosser les habits, sinon la perruque.

Récemment un historien américain Timothy Snyder a produit un petit texte de 20 leçons très courtes, quelques lignes à chaque fois, 20 leçons pour résister au monde de Trump.

Je veux juste lire la première leçon. Ça vous fera sûrement penser, comme à moi, au discours sur la servitude volontaire et donc aussi au texte de Zweig. « Première leçon : n'obéissez pas à l'avance. L'autoritarisme reçoit l'essentiel de son pouvoir de plein gré. Dans des moments comme ceux-ci des individus prédisent ce qu'un gouvernement répressif attend d'eux et commencent à le faire de leur propre initiative. Ça vous est déjà arrivé n'est-ce pas ? Arrêtez ! L'obéissance anticipée renseigne les autorités sur l'étendue du possible, et accroît la restriction des libertés.



Timothy Snyder
Voir page 23

R. Gori. C'est difficile de répondre à la question de Patrick mais je dirais qu'il faut se méfier de l'histoire du démon de l'analogie. Il nous ferait considérer qu'aujourd'hui on ne ferait que répéter ce qui s'est passé dans les années 20 30 etc. Je crois qu'il est très important de marquer à la fois les ressemblances et les différences.

Pour commencer je vous invite à lire ce petit livre de Stéphan Zweig qui n'est pas tellement connu. Lorsque j'ai été contacté par Julie Clarini, du Monde en juin, elle a demandé à une quinzaine de personnes quels étaient leurs conseils de lecture pour l'été, pour une sombre

période, pour aller vite. Je n'ai pas hésité une seconde j'ai dit il faut lire Stéphan Zweig et en particulier « conscience contre violence ». Ce livre est très touchant car il raconte l'histoire de Castellion qui va défendre, contre Jean Calvin, une certaine possibilité de débat dans l'interprétation religieuse. Dans la traduction de la Bible, dans l'interprétation de la Bible. Et Calvin a mis Genève sous sa coupe. aidé par un capitaine qui a ses milices pour amener tout le monde à la soumission, mais il n'empêche que Calvin a donné à Genève, il a donné à cette ville une interprétation théologique de l'idée

qu'il se fait de la Bible. C'est donc un despote qui va régner sous une forme théocratique avec une transformation sociale et culturelle totale, au point que, sous son règne, va disparaître la joie, vont disparaître les arts, va disparaître la culture, va disparaître la liberté. D'abord les gens accueillent Calvin car il représente la liberté de penser, la religion réformée. Donc une religion qui impute à chacun la responsabilité de son rapport à Dieu, d'une certaine manière. Et, par rapport au catholicisme, pour aller très vite, c'est une forme d'émancipation.

Donc Genève accueille Calvin, la ville est au bord de la crise civile, de la discorde, et voilà quelqu'un qui va permettre la paix dans la cité, et la reprise des affaires c'est très important. Je n'ai rien contre l'économie. Je hais l'économisme comme disait mon ami Bernard Maris, c'est-à-dire l'extension de la religion de l'économie à l'ensemble des activités sociales et culturelles. Qu'il y ait une économie cela me paraît tout à fait normal. Dans toute société il y a une économie, ce n'est pas ça le problème. C'est lorsque l'économie devient la matrice d'éligibilité de toutes les activités humaines. C'est là le problème majeur que nous avons vu tout à l'heure avec Pasolini.

Donc Calvin doit permettre que les affaires reprennent d'une certaine manière mais il va imposer à la ville son autorité, son pouvoir. Et là il ne s'agit pas de penser autrement que lui, sinon il fait assassiner des gens, comme Michel Servet. Et là, il se sert même des papistes à qui il donne les lettres compromettantes de Michel Servet. Je vous passe les détails, tous les coups sont permis. La religion n'a plus grand-chose à voir elle n'est rien d'autre que ce qui vient légitimer le pouvoir. Et il y a quelqu'un qui va s'affronter à Calvin, et dénoncer ce premier crime religieux de la réforme comme disait Voltaire. Castellion va essayer de poser la question sur le débat théologique. Il cherche à discuter, à échanger avec Calvin mais Calvin n'en a rien à foutre, ce qui l'intéresse c'est de garder le pouvoir. Et donc, progressivement, comme il a ruiné un certain

nombre de commerçants qui ne lui obéissaient pas, il va faire exclure Castellion d'un certain nombre d'institutions.

1936, derrière Calvin, les sbires de Favret, derrière l'affaire Servet, derrière l'affaire Castellion, il y a les hordes nazies. Il y a ce qui est en train de se passer en Allemagne, en Autriche, en Italie et dans toute une partie de l'Europe. C'est ce point-là qui est important. C'est là qu'il me semble important que tous les politiques puissent ouvrir leurs oreilles, les humanités ce n'est pas inutile, c'est essentiel, l'histoire est essentielle, la philosophie c'est essentiel, la littérature c'est essentiel, les arts c'est essentiel. Quand on pense, que le gouvernement japonais, il n'y a pas très longtemps, a écrit aux présidents d'universités pour leur demander de fermer les départements de sciences humaines et sociales parce que ce n'était pas immédiatement utilisable pour l'industrie, c'est criminel. C'est un crime à l'égard de la capacité de penser. Et c'est là que l'on voit très bien que le néolibéralisme a tué le libéralisme. Le néolibéralisme a fait litière des valeurs portées par le libéralisme chez eux. De la liberté de penser, de décider, de juger. C'est un point qui me paraît très important.

Ce que nous montre précisément Zweig à ce moment-là c'est que l'on peut comprendre comment, à un moment donné, jaillissent des ténèbres des forces qui vont à nouveau soumettre, contraindre et exterminer les individus qui réclament la liberté de penser et de décider. C'est-à-dire tous ceux qui vont s'opposer à un conformisme de la pensée de masse, tous ceux qui ne vont pas se laisser séduire par ce que Pasolini appelle un hédonisme de masse, un concept que l'on retrouvera chez Hanna Arendt par exemple, c'est-à-dire qu'en échange d'un abandon de ta liberté de penser, je te permets de jouir. Chez Hanna Arendt on voit très bien comment l'hédonisme est un phénomène culturel anti politique. J'échange ta liberté de jouir de tout ce que tu veux contre ta capacité de penser. Donc, contre ta capacité de juger. La capacité de juger, dont Hannah



Michel SERVET
Voir page 21



Sébastien Castellion
Voir page 22

Arendt disait que de toutes les facultés mentales de l'homme elle est la plus politique.

Donc ce qui est très intéressant dans ce texte, à partir de ce qui se produit au XVI^e siècle, on peut être renseigné et dire quelque chose de ce qui se produit dans notre actualité ou de ce qui s'est passé en France en 1936 – 1940. Ce n'est pas la même chose, mais il y a la possibilité comme disait Benyamin non pas de restituer le passé tel qu'il a été mais comme un signal qui nous éclaire sur les dangers du moment. C'est-à-dire que l'histoire, à ce moment-là, la philosophie, l'écriture, l'art renseignent sur ce qui est en train de se passer à partir de ce qui a pu se produire il y a quatre ou 5 siècles. Et je citerais Churchill qui n'est pas un abominable marxiste qui disait **qu'un peuple qui oublie son passé se condamne à le revivre**. Nous y sommes. Parceque ce que j'ai dit dans d'autres textes, notamment « l'individu ingouvernable » c'est que ce que décrit Zweig, c'est exactement les processus d'emprise sectaire qui ont lieu aujourd'hui dans un certain nombre, je dirais, de théocraties ou de mouvements sectaires sanglants, qui se prévalent d'une légitimité religieuse. Un mode d'emploi de l'existence, une extermination symbolique ou réelle des dissidents et des opposants et une conformisation de la pensée. Et là je vais vous citer de mémoire une phrase de Zweig où il dit que **nous sommes d'autant plus fragiles, historiquement parlant lorsque nous avons oublié de considérer la liberté non pas comme une habitude mais comme un bien sacré**. Donc c'est au moment où nous avons perdu une conception presque sacrée de la liberté en tant que bien sacré que nous sommes amenés à la considérer comme une habitude inscrite dans les institutions ou la vie collective, etc.. c'est à ce moment qu'il y a véritablement un danger.

Je crois qu'aujourd'hui, plus que jamais, nous nous devons de considérer que la liberté de penser, de vivre, de juger, de se donner des représentants politiques, ce sont des biens sacrés qui ne sont pas à prendre comme des habitudes installées une fois pour toutes. Parce qu'effectivement, pour répondre à ta question, on peut considérer qu'il y aurait des cycles dans l'histoire. J'ai essayé de montrer comment, à la fin du XIX^e siècle, lors de la II^{ème} révolution industrielle, l'émergence par exemple des masses qui demandent aux libéraux de partager les

droits que la bourgeoisie s'est octroyé. C'est ce que dit Jaurès lorsqu'il s'adresse à ses collègues députés radicaux, socialistes ou autres, il leur dit il faut que vous alliez accomplir cette révolution de 89 jusqu'au bout. Elle n'est pas allée à son terme. Ce que la bourgeoisie a pu acquérir, il faut que maintenant elle le donne aux autres classes sociales. Il ne faut pas, dit-il, que la démocratie s'arrête aux portes des usines. Pour dire la même chose aujourd'hui, il ne faut pas que la démocratie s'arrête aux portes des laboratoires, des hôpitaux, des services, des entreprises, etc... L'évaluation c'est une manière de faire qu'elle s'arrête justement au seuil de ces lieux où nous travaillons. Et, à la fin du XIX^{ème} siècle, l'émergence des masses fait que les valeurs au nom desquelles, légitimement, les libéraux gouvernent, ces valeurs d'autonomie, de raison, de progrès, de science, de technique, etc... et bien ces valeurs se révèlent hypocrites, elles se révèlent fallacieuses. Quand on transforme les hommes, les femmes et les enfants à être des segments techniques dans des manufactures, lorsqu'on ne leur donne pas la possibilité de véritablement participer démocratiquement au gouvernement de leur vie. C'est d'ailleurs le moment où les libéraux vont faire alliance, à la fin du XIX^{ème} siècle, avec leurs anciens adversaires c'est à dire les conservateurs pour faire obstacle à l'émergence des mouvements de masse, socialistes, marxistes, anarchistes. Et étant donné qu'à partir de ce moment là, la fin du XIX^{ème} siècle (*ce n'est pas 1900 mais la fin de la 1^{ère} guerre mondiale*), à partir de ce moment là, qu'est ce qui émerge ? Ce qu'on va appeler les prototypes du fascisme. c'est à dire les mouvements nationalistes, antisémites, populistes. En 1895, à Vienne, c'est le tribun populiste antisémite Karl Lueger qui gagne les élections, même si l'Empereur met 2 ans avant de ratifier sa nomination comme maire de Vienne. 1895, c'est l'année où on va dégrader Dreyfus. 1895, il y a 400 jours de grève en France. Il y a là une crise qui dit, socialement parlant, culturellement parlant, les valeurs libérales ne sont pas des valeurs fondées dans l'organisation sociale. Ce problème est à mon avis un point d'impasse, un point d'échec du libéralisme qui va se retrouver, entre les deux guerres, avec 1919 le fascisme à l'Italienne, 1923-1930 le nazisme qui est une autre forme de fascisme, c'est-à-dire des partis de masse populistes, racistes, qui vont en quelque sorte éponger les déceptions, les frustrations, les humiliations des classes sociales.

je crois que nous sommes aujourd'hui dans une période à peu près analogue.



Simone WEIL Partie de la philosophie pour entrer en religion, née dans une famille d'origine juive pour se rapprocher du christianisme, Simone Weil a suivi un parcours étonnant, qui la mènera d'un statut de jeune fille de

la bourgeoisie aux confins de la plus atroce misère matérielle. Animée d'une soif d'absolu qui la fait vivre – comme d'autres vivent de pain –, elle se rend compte, dans ses écrits, de cette aventure exceptionnelle. *La Pesanteur et la Grâce*, recueil de ses pensées, de ses réflexions les plus intimes, témoigne de cette exigence et de ce destin. Conçu comme une succession de réflexions sur des thèmes variés, mais dont la cohérence est frappante, ce livre constitue une remarquable initiation à son œuvre.

Non pas comprendre des choses nouvelles mais parvenir, à force de patience, d'efforts et de méthode, à comprendre les vérités évidentes avec tout ce qu'on aime.

Et tâche de croyance. La vérité la plus vulgaire, quand elle envahit toute l'âme. est comme une révélation.

L'orgueil est un raidissement. Il y a un manque de grâce, au double sens du mot, chez l'orgueilleux. C'est l'effet d'une erreur.

L'attention à son plus haut degré est la même chose que la prière. Elle suppose la foi et l'amour. L'attention absolument sans mélange est prière. Si on tourne l'intelligence vers le bien, il est impossible que peu à peu toute l'âme n'y soit pas attirée malgré elle.

L'attention extrême est ce qui constitue dans l'homme la faculté créatrice et il n'y a d'attention extrême que religieuse. La quantité de génie créateur d'une époque est rigoureusement proportionnelle à la quantité d'attention extrême, donc de religion authentique à cette époque. Mauvaise manière de chercher, attention

attachée à un problème. Encore un phénomène d'horreur du vide. On ne veut pas avoir perdu son effort. Acharnement à la chasse. Il ne faut pas vouloir trouver comme dans le cas d'un dévouement excessif, on devient dépendant de l'objet de l'effort, on a besoin d'une récompense extérieure que parfois le hasard fournit et qu'on est prêt à recevoir au prix d'une déformation de la vérité.

C'est seulement l'effort sans désir, non attaché à un objet qui enferme infailliblement une récompense. Reculer devant l'objet qu'on poursuit, seul ce qui est indirect est efficace. On ne fait rien si l'on n'a d'abord reculé.

En tirant sur la grappe on fait tomber les grains à terre. Il y a des efforts qui ont l'effet contraire du but recherché: exemples : dévotes aigries, faux ascétismes, de faux dévouements etc... d'autres sont toujours utiles même s'ils n'aboutissent pas. Comment distinguer? Peut-être les uns sont accompagnés de la négation de la misère intérieure, les autres de l'attention continuellement concentrée sur la distance entre ce qu'on est et ce qu'on voudrait être.

L'attention est liée au désir. Non pas à la volonté mais au désir, où plus exactement au consentement. On libère en soi de l'énergie mais sans cesse elle s'attache de nouveau. Comment la libérer toute ? il faut désirer que cela soit fait en nous? le désirer vraiment? simplement le désirer. Non pas tenter de l'accomplir car toute tentative en ce sens est vaine et se paie cher. Dans une telle œuvre, tout ce que je nomme « je » doit être passif. L'attention seule, cette attention si pleine que le « je » disparaît, est requise de moi. Priver tout ce que je nomme « je » de la lumière de l'attention et la reporter sur l'inconcevable.

La capacité de chasser, une fois pour toutes, une pensée, est la porte de l'éternité, l'infini, dans un instant.



CONVERSATION



P. Geffard L'idée que l'attention extrême est religieuse, ça me faisait penser à la distinction que faisait Søren Kierkegaard entre ce qu'il appelait le religieux A et le religieux B. Grossièrement dit, pour lui, le religieux A c'est le religieux de l'apparence, celui qui est orienté uniquement du côté du social, où l'on cherche à montrer qu'on appartient à la communauté parce qu'on en applique les rituels, on exécute les prières etc. Évidemment celui auquel il est attaché et qui pour lui a une véritable importance c'est le religieux B, celui dont, dans des termes plus modernes, on dirait que c'est celui où le sujet agit au plus près de son désir, en quelque sorte.

La seconde idée était d'abord autour de recul, on pourrait dire aussi prendre du recul et cela me renvoyait à ce que tout à l'heure Roland disait à propos des sciences humaines et de leur caractère indispensable et non pas comme quelque chose qui viendrait en plus, qui décorerait l'essentiel qui serait le travail au plus près de la production de la marchandise. La dimension, des sciences humaines, on voit qu'elle est indispensable et on le voit d'autant mieux dans la manière dont elles sont attaquées. On se souvient de la caissière de supermarché qui ne doit pas lire la princesse de Clèves, cela a beaucoup fait rire. Ce qui m'a moins fait rire c'est lorsqu'un homme d'État, ministre a expliqué que chercher à expliquer c'était un petit peu commencé à pardonner À propos de Daesh.

. Ce sont les mots du Premier Ministre, concernant les attentats terroriste des mots que Manuel VALLS a employé samedi... voici la citation *in extenso* : « Pour ces ennemis qui s'en prennent à leurs compatriotes, qui déchirent ce contrat qui nous unit, il ne peut y avoir aucune explication qui vaille. Car expliquer, c'est déjà vouloir un peu excuser. » (France culture 11/01/2016)

Je crois qu'effectivement il y a une opposition fondamentale avec quelqu'un comme Fethi Benslama avec son dernier bouquin « **Le surmusulman** », ou là, on a quelqu'un qui nous propose des explications sur ces phénomènes complexes, dans une articulation elle-même complexe, qui va tisser à la fois une histoire socio-historique, avec la chute du califat en 1924 avec les trajectoires subjectives les plus singulières. Tout cela pour dire que ce autour de quoi je te proposerai de poursuivre ce serait de reprendre certains éléments que tu as déjà développé dans l'ouvrage « la dignité de penser ». C'est dans ce texte là qu'il me semble qu'il peut avoir pour toi des résonances par rapport que tu as déjà proposé



Fethi Benslama

Voir page 23

Roland Gori. Je vais commencer par réagir à la lecture du texte de Simone Weil. C'est quelqu'un que j'admire énormément. Elle est agrégée de normale Sup. elle va travailler dans le milieu ouvrier, elle est malade et elle va mourir en refusant qu'on lui donne un traitement à part de celui que l'on donne à ceux qui travaillent avec elle, celle que Sartre ironisait, qu'il appelait la vierge rouge, et qui a fait une analyse un peu à la Jaurès, même plus

radicale que Jaurès, beaucoup plus extrême. A la fois lorsque Jaurès dit qu'il est marxiste parce qu'il analyse les problèmes de rapports sociaux de production et qu'il est idéaliste lorsqu'il parle de justice, de morale ou lorsqu'il parle justement d'histoire. Simone Weil c'est peut-être aussi un peu ça avec une espèce de bifocale où elle fait à la fois une analyse très serrée des conditions de travail. Je pense qu'elle est à même

encore aujourd'hui de nous apporter beaucoup sur ce spectre du taylorisme qui continue à hanter l'ensemble de nos professions. Après le taylorisme, le toyotisme n'est qu'une métamorphose du taylorisme rien d'autre. Donc une analyse très très forte, et en même temps elle a une passion pour la religion, pour la métaphysique. Il y a une phrase dans ce texte que je trouve extraordinaire, elle dit « l'attention est la piété de la pensée. » Et quand je lis cette phrase, je ne peux pas m'empêcher de penser à deux choses :

-la première c'est qu'aujourd'hui nous imputons aux enfants agités souffrant de troubles de l'attention et de l'hyperactivité toute la charge de leurs symptômes. Nous considérons que c'est finalement leur vulnérabilité génétique, leur mauvais environnement qui les rend hyper agités et à aucun moment nous ne nous demandons s'ils ne sont pas le symptôme de notre époque. Le symptôme de notre civilisation, c'est-à-dire d'une civilisation qui nous prive du temps pour penser. Qui nous prive du temps pour nous recueillir dans la pensée. C'est-à-dire que nous sommes exposés plus que recueillis. Il y a une phrase de Liotard que je cite toujours qui dit que dans un 'univers où le succès veut gagner du temps penser n'a qu'un défaut mais incorrigible d'en faire perdre. C'est-à-dire qu'en gros nous sommes dans des stratégies, des grammaires de discours, qui visent à ce que nous puissions produire mais sans désir. Le désir ce n'est pas la même chose que la volonté, ce n'est pas la même chose que le plaisir. Le désir, étymologiquement, c'est quelque chose qui a à voir avec le deuil. C'est-à-dire la reconnaissance d'un manque, d'un manque qui nous fait désirer. Par exemple les anorexiques peuvent mourir parce qu'elles se privent de la nourriture pour pouvoir retrouver l'appétit, c'est-à-dire leurs désirs. Donc, cette notion dont nous parle Simone Veil de désir est extrêmement importante. Et moi je vois aujourd'hui combien la société de consommation, la société de la marchandise et du spectacle, pour parler comme Guy Debord, nous prive de la possibilité de désirer. C'est-à-dire qu'en gros, quand c'est possible, on nous en fout plein la bouche pour pas que nous ayons la possibilité de nous parler, de nous aimer, ou de nous embrasser.

Ce texte de Simone Veil me rappelle aussi beaucoup le travail auquel je me réfère de Walter Benjamin sur l'œuvre d'art. Il dit que l'œuvre d'art a deux fonctions : elle a d'abord, dit-il, originairement la fonction d'être magique. C'est-à-dire que les animaux qui sont dessinés sur les parois des grottes c'est aussi un acte magique.

C'est un rapport incantatoire qui a à voir avec la chasse, avec le gibier, avec la pensée magique. Et ça, ça nécessite du sacré, et qui est du côté du recueillement. On le retrouve chez Tolstoï avec sa théorie sur l'art : il dit que ce n'est plus du côté du recueillement c'est un moment où il y a une désacralisation des productions artistiques et qu'elles sont là pour être exposées. Et à ce moment-là on fait de la jouissance esthétique. On le retrouve encore une fois chez Tolstoï. Tolstoï impute à la renaissance, peut-être un peu à tort à mon avis, le passage d'une conception très religieuse de l'art aux laïques, religion au sens étymologique c'est « relier ». Et avec justement, cette fonction d'exposition. Et je crois qu'il y a chez Simone Veil quelque chose de ce côté-là quant à la pensée. C'est-à-dire que la pensée n'est pas simplement approchée par elle comme ces produits exposés que l'on va juger mais la pensée est, pour Simone Veil, conditionné par la capacité de se recueillir pour justement, créer. Et créer, comme disait Camus, c'est donner une forme à son destin.

Donc je crois que cette dimension là est très précieuse parce qu'aujourd'hui nous sommes dans une société qui nous prive des conditions sociales et culturelles de nous recueillir et de penser. Et que donc, nous produisons des symptômes. Et parmi ces symptômes visibles, il y a ce que je vous avais dit, à savoir l'agitation, l'hyperactivité, tout ce que vous voulez et parmi ces symptômes il y a ce que moi j'appelle les Théofascismes c'est à dire la tentation de trouver dans d'autres lieux, dans d'autres manières de voir le monde des possibilités de faire le lien avec soi, avec les autres, même si c'est complètement fallacieux, même si ce sont des illusions criminelles, tout ce que vous voulez, ce n'est pas le problème. Le problème c'est que cela constitue des appeaux auxquels se prennent parfois les adolescents du fait même qu'il ne trouvent pas dans leur culture les lieux où ils pourraient se recueillir pour pouvoir penser.

Penser et raisonner ce n'est pas la même chose. On voit bien comment l'ordinateur est un instrument absolument merveilleux, qui calcule, avec des possibilités absolument extraordinaires, qui a permis des découvertes formidables, mais est ce qu'un ordinateur ça pense ? C'est une question, je ne vais pas la régler. Et avec quoi on pense ? C'est un peu une question de psychanalyste et je suis un peu psychanalyste, personne n'étant parfait. Je ne crois pas que l'on pense avec sa tête, ce n'est pas vrai. Pour Nietzsche on pense avec son estomac et avec ses tripes et pour

Freud, Winnicott, Lacan et bien d'autres, on pense avec son corps érogène. Et là, c'est ce que nous restaure la démarche de Simone Weil. Bien sûr elle penche du côté de la religion ce n'est pas le côté sur lequel moi je pencherais, sauf à considérer qu'il aurait des religions laïques, et elle dit en quelque sorte on ne peut pas simplement calculer, on ne peut pas simplement produire; on ne peut pas simplement réaliser des efforts et être simplement un tayloriste, d'une certaine façon. Il faut aussi autre chose, qu'elle place dans le registre de la spiritualité. Et là, à mon avis, elle est extrêmement précieuse. Pour elle bien sûr l'amour c'est du côté de l'amour de l'infini, du côté de l'amour de Dieu mais je crois qu'elle nous montre quelque chose du côté de ce que nous, humanistes, on placerait du côté de l'amour des autres, de l'amour du semblable, de l'amour des humains ou de l'amour de l'humanité.

Rappelons la définition que Jaurès donne de l'humanité : l'humanité c'est pas un truc

transcendantal, l'humanité ce n'est même pas un individu, Jaurès dit : « ***l'humanité c'est cette parcelle qui en chacun de nous refuse la fatalité biologique et économique.*** ». Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas des déterminants économiques, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas les déterminants biologiques, mais cela veut dire qu'il n'y a d'humanité de l'homme que dans son aspiration à transcender cette fatalité. Cela me paraît extrêmement important et je crains que les politiques, de quelque bord qu'il soit, l'aient quelque peu oublié. Le politique c'est justement cultiver, au sens de Hannah Arendt, cultiver cette part d'humanité qui ne saurait se réduire aux déterminants fatalistes, résignés, de la biologie et de l'économie. On a cela avec La Boétie lorsqu'il dit : « Qu'est-ce qui peut permettre de faire objection à la servitude volontaire, objection à cette illusion qu'en servant le despote je me sers moi-même par l'exploitation des autres : il dit il y a l'amitié car c'est l'autre nom de l'amour »

L'Homme Révolté d'Albert Camus est un ouvrage important de la philosophie contemporaine,

que l'on peut qualifier d'existentialiste dans la mesure où il présente une philosophie de l'existence, non systématique et fondée sur la liberté humaine. Cet essai, publié en 1951, apparaît comme une réponse que Camus se fait à lui-même par rapport au Mythe de Sisyphe, centré sur le thème de l'absurde : à l'absurde, l'homme doit opposer la révolte pour créer du sens et poser son existence d'homme, refuser sa condition.

L'homme révolté est donc un long essai dans lequel Camus tente de retracer l'idée de révolte, qu'il associe à la culture européenne.



a dans toute révolte une adhésion entière et instantanée de l'homme à une certaine part de lui-même. Il fait donc intervenir implicitement un jugement de valeur et si peu gratuit qu'il le maintient au milieu des périls. Jusque-là, jusque-là il se taisait, abandonné à ce désespoir où une condition, même si on la juge injuste, est acceptée. Se taire c'est laisser croire qu'on ne juge et ne désire rien. Et, dans certains cas, c'est ne désirer rien. En effet, un désespoir comme l'absurde juge et désire tout en général et rien en particulier. Le silence le traduit bien. Mais à partir du moment où il parle, même en disant non, il désire et juge.

Le révolté, au sens étymologique, fait volte-face. Il marchait sous le fouet du maître, le voilà qui fait face. Il oppose ce qui est préférable à ce qui ne l'est pas. toute valeur n'entraîne pas la révolte mais tout mouvement de révolte invoque tacitement une valeur. S'agit-il au moins d'une valeur ? Si confusément que ce soit une prise de conscience née du mouvement de révolte la perception soudain éclatante qu'il y a dans l'homme quelque chose à quoi l'homme peut s'identifier, fût-ce pour un temps. Cette identification jusqu'ici n'était pas sentie réellement, toutes les exactions antérieures au mouvement d'insurrection, l'esclave les souffraient et les souffre; souvent même il avait reçu, sans réagir, des ordres plus révoltants que celui qui déclenche son refus. Il y apportait de la patience, les rejetant peut-être en lui-même mais puisqu'il se taisait plus soucieux de son intérêt immédiat que conscient encore de son droit. Avec la perte de la patience, avec l'impatience commence au contraire un mouvement qui peut s'étendre à tout ce qui, auparavant, était accepté. Cet élan est presque toujours rétroactif. L'esclave à l'instant où il rejette l'ordre humiliant de son supérieur rejette en même temps l'état d'esclave lui-même. le mouvement de révolte le porte plus loin qu'il était dans le simple refus; il dépasse même la limite qu'il fixait à son adversaire demandant maintenant à être traité en égal. Ce qui était d'abord une résistance irréductible de l'homme devient l'homme tout entier qui s'identifie à elle et s'y résume. Cette part de lui-même qu'il voulait faire respecter, il la met alors au-dessus du reste et la proclame préférable à tout, même à la vie. Elle devient pour lui le bien suprême. Installé auparavant dans un compromis, l'esclave se jette d'un coup puisque c'est ainsi. Dans le tout ou rien, la conscience vient au jour avec la révolte. Mais on voit qu'elle est consciente en même temps d'un tout encore assez obscur, et d'un rien qui annonce la

Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas. C'est aussi un homme qui dit oui dès son premier mouvement. Un esclave qui a reçu des ordres toute sa vie juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce non ? Il signifie par exemple que les choses ont trop duré.

Jusque-là oui, au-delà, non. Vous allez trop loin et encore, il y a une limite que vous ne dépasserez pas. En somme ce non affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de limite dans ce sentiment du révolté que l'autre exagère, qu'il étend son droit au-delà d'une frontière à partir de laquelle un autre droit lui fait face et le limite.

Ainsi, le mouvement de révolte s'appuie en même temps sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable et sur la certitude confuse d'un bon droit, plus exactement l'impression, chez le révolté, qu'il est en droit de.

La révolte ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon et quelque part, raison.

C'est en cela que l'esclave révolté dit à la fois oui et non. Il affirme en même temps que la frontière, tout ce qu'il soupçonne et veut préserver en-deçà de la frontière. Il démontre avec entêtement qu'il y a en lui quelque chose, quelque chose qui vaut la peine. Qui demande qu'on y prenne garde. D'une certaine manière il oppose à l'ordre qui l'opprime une sorte de droit à ne pas être opprimé au-delà de ce qu'il peut admettre.

En même temps que la répulsion à l'égard de l'intrus il y

possibilité de sacrifice de l'homme à ce tout. Le révolté veut être tout, s'identifier totalement à ce bien dont il a soudainement pris conscience et dont il veut qu'il soit, dans sa personne, reconnu, salué, ou rien, c'est à dire se trouver définitivement déchu par la force qui le domine.

A la limite, il accepte la déchéance dernière qui est la mort. S'il doit être privé de cette consécration exclusive qu'il appellera par exemple sa liberté. Plutôt mourir debout que de vivre à genoux.



CONVERSATION



• **P. Geffard** .Aujourd'hui comment participer non pas à la construction d'un mur pour contenir les barbares mais au maintien de la possibilité de limites et au maintien du droit. C'est-à-dire qu'elle est l'actualité de Camus aujourd'hui?

Roland GORI; Par rapport au mur il y a une phrase de Rousseau que j'aime beaucoup. « **Les murs font les villes mais ce sont les hommes qui font la cité** ». Une phrase qu'il emprunte plus ou moins à Tucidide. Donc c'est pas comme cela que l'on fait une cité. On peut faire une ville sans humains mais pas une cité.

Ce qui me frappe dans ce texte, je suis très fasciné par Camus, par l'homme, par sa vie, son œuvre mais c'est cette idée que la conscience ne vient au jour qu'au moment où je me révolte. C'est un peu comme s'il n'y avait pas de conscience avant ce mouvement de révolte. Il faut reprendre ce texte, non pas dans le romantisme adolescent, mais dans ce qu'il propose. C'est-à-dire que l'esclave marche sous les coups de fouet du maître et un moment il se retourne, il fait volte face, c'est l'étymologie de révolte et il dit ça suffit. C'est comme si, à ce moment-là, il prenait conscience de son existence. Camus a une phrase extraordinaire : « c'est comme si on avait prit l'habitude de vivre avant celle de penser ».

Ici c'est la même chose. L'esclave vit bien sûr, mais il ne prend conscience de son existence que lorsqu'il n'est plus soumis aux coups de fouet. Bien sûr les coups de fouet, je vous rassure tout de suite, cela peut être des indicateurs économiques, les chiffres du chômage, les algorithmes divers et variés, il y a différentes façons de faire marcher les gens. Et dans notre réalité, c'est par la machine qu'on les fait marcher. Michelet disait dans ce magnifique livre qui s'appelle « le peuple » : « ce n'est plus l'homme qui fait marcher la machine, c'est la machine qui fait marcher l'homme ».

Donc la conscience de son existence, c'est, en gros, quand on se tourne et qu'on refuse de continuer à avancer selon le processus qui a été impulsé par autre chose que moi. Qui m'a aliéné, qui m'a rendu étranger

à moi-même. C'est le point sur lequel il faut insister.

L'autre point, c'est que cette conscience est aussi une conscience partagée. D'où la fameuse phrase de Camus : « **je me révolte dont nous sommes** ». C'est une révolte dont le partage constitue le lien qui me fait vivre. Hannah Arendt dit : « la liberté requiert la présence d'autrui ». La liberté, contrairement aux illusions d'émancipation purement individuelle, la liberté ce n'est pas faire ce que l'on veut, soi-même etc. Ça requiert l'autre par lequel je suis reconnu comme existant et participant politiquement aux décisions de la cité.

Donc je trouve que ce texte de Camus, l'homme révolté, est très fort bien sûr. Il y a tout un passage qui n'a pas été lu, dans lequel Camus montre qu'une des stratégies du discours totalitaire, et à ce moment-là il vise le stalinisme, est non seulement de transformer les humains en quantité (on renvoie à l'économisme) mais en plus à les amener au seuil de leur condamnation, à avouer que l'ordre des choses avait raison. C'est-à-dire qu'ils vont mourir mais ils vont mourir dans le bon droit de la logique totalitaire imposée. Et là, il dit que lorsqu'un homme refuse de participer à cet aveu, et là, bien sûr il vise les procès de Moscou, quand un homme refuse d'avouer, il vient faire objection à la logique totalitaire quand bien même il y perd la vie. Et comment à ce moment-là il continue à être humain, il continue à revendiquer son humanité.

Il y a un autre point extrêmement important, c'est quand il dit que toute révolte implique quelque part une valeur. Et là c'est intéressant, car je crois que ce qui nous interroge aujourd'hui dans l'actualité c'est que le mouvement de révolte est une valeur mais une valeur que l'on ne connaît pas forcément au moment où on se révolte. C'est-à-dire qu'on le produit en le produisant. Ce n'est pas forcément une révolte qui se conquiert au

nom de valeurs qui sont déjà là. Ça peut être le cas : la décolonisation, la libération de la France, ça peut déjà être là. Mais la plupart du temps, dans le processus même qui est constitutif d'une valeur consubstantielle à la révolte, c'est une valeur qu'on est en train de découvrir. On voit bien comment dans la révolution américaine quand elle est née elle n'est pas née pour devenir la première démocratie libérale, autonome coupée de l'Angleterre. La première révolte américaine c'est sur les problèmes de taxes, les problèmes d'humiliation que l'Angleterre impose à cette colonie, etc. et donc les pères fondateurs de la démocratie américaine se retrouvent à créer une valeur par une révolte qui n'était pas déjà là. Cette valeur se produit si vous voulez. C'est pareil au niveau de la révolution française, on voit bien comment elle va progresser mais elle n'était pas là au départ. On ne dit pas c'est une nation républicaine, on coupe la tête du roi, ce

n'est pas ça. C'est l'enchaînement des actes de révolte qui produisent une valeur qui n'était pas déjà là. Et pour être encore plus concret on voit bien comment nuit debout, on peut penser ce que l'on veut de nuit debout, mais ce mouvement a constitué à un moment donné l'émergence d'une nouvelle façon de faire de la politique., de se réapproprier l'espace public. Après, savoir ce que cela peut advenir, si cela n'a pas échoué, cela est un autre problème, savoir si c'était pareil à Marseille ou à Paris c'est encore un autre problème, mais cela vient témoigner que quelque chose est en train de se dire dont les mots ne sont pas encore prononcés dans la langue commune. Et ça, c'est quelque chose qui est du côté de la création. Quelque chose qui est du côté de l'art. C'est pour cela qu'à mon avis il faut revendiquer une dimension artistique et artisanale de notre existence.



Victor Klemperer

Lingua Tertii Imperii : la langue du Troisième Reich

Né le 9 octobre 1881 à Landsberg (aujourd'hui en Pologne), alors dans l'Empire allemand, et mort le 11 février 1960 à Dresde, à l'époque en Allemagne de l'Est, est un écrivain et philologue allemand

L'**allemand** permet de créer des mots composés et les nazis ne se sont pas privés de cette possibilité pour inventer des mots à même de servir leur propagande. Il y a donc eu une *langue nazie*. Ce sont les particularités de cette « **novlangue** » que Victor Klemperer a consciencieusement notées pendant les années du nazisme, ce qui lui servait aussi à garder son esprit critique et à résister individuellement à l'emprise du régime hitlérien.

Par exemple, les nazis ont beaucoup utilisé le préfixe *Volk-*, *le peuple* (par exemple, *Volkswagen*), parce qu'ils voulaient donner l'impression qu'ils servaient le peuple. Ils ont aussi remis au goût du jour certaines runes du Moyen Âge, c'est de là que vient le sigle en éclair des SS. Là, le but était de faire croire à toute la population que le nazisme n'était pas nouveau mais qu'il était issu de l'Allemagne ancienne, qu'ils incarnaient la *vraie Allemagne*. Et que sur les décombres de la crise de 1929, le III^e Reich durerait 1 000 ans.

Il souligne aussi l'importance chez les nazis du vocabulaire organique pour décrire la société comme un ensemble vivant, tendance préférée volontairement à une pensée systémique.

Klemperer souligne dans ses carnets toutes les possibilités d'asservir une langue, et donc la pensée elle-même, à l'œuvre de manipulation des masses. Pourtant, les nazis ont récupéré la plupart de leurs traditions chez les fascistes italiens, comme les grandes réunions publiques dans des stades, le salut avec la main tendue, les chemises brunes (noires en Italie), les bannières, le tribun qui éructe ses discours devant la foule...



Jonathan Swift

Jonathan Swift, écrivain irlandais, écrit en 1729, *Modeste proposition sur les enfants pauvres d'Irlande*, pour protester contre la situation d'effroyable misère que connaissait alors l'Irlande sous domination anglaise, Swift, sur un ton féroce et désespéré, en vient à écrire que les Irlandais regarderaient « *comme un grand bonheur d'avoir été*

vendus pour être mangés à l'âge d'un an et d'avoir évité par là toute une série d'infortunes par lesquelles ils sont passés et l'oppression des propriétaires ».

Titre complet: "Modeste proposition: Pour empêcher les enfants des pauvres d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public"

Extrait, paru dans la *Monde diplomatique*, novembre 2000 sous le titre « **du bon usage du cannibalisme** »

C'est un objet de tristesse, pour celui qui traverse cette grande ville ou voyage dans les campagnes, que de voir les rues, les routes et le seuil des masures encombrés de mendiants, suivies de trois, quatre ou six enfants, *tous en guenilles*, importunant le passant de leurs mains tendues. Ces mères, plutôt que de travailler pour gagner honnêtement leur vie, sont forcées de passer leur temps à arpenter le pavé, à mendier la pitance de leurs nourrissons sans défense qui, en grandissant, deviendront voleurs faute de trouver du travail, quitteront leur cher pays natal afin d'aller combattre pour le prétendant d'Espagne, ou partiront encore se vendre aux îles Barbades.

Je pense que chacun s'accorde à reconnaître que ce nombre phénoménal d'enfants pendus aux bras, au dos ou aux talons de leur mère, et fréquemment de leur père, constitue dans le déplorable état présent du royaume une très grande charge supplémentaire ; par conséquent, celui qui trouverait un moyen équitable, simple et peu onéreux de faire participer ces enfants à la richesse commune mériterait si bien de l'intérêt public qu'on lui élèverait pour le moins une statue comme bienfaiteur de la nation.

Mais mon intention n'est pas, loin de là, de m'en tenir aux seuls enfants des mendiants avérés ; mon projet se conçoit à une bien plus vaste échelle et se propose d'englober tous les enfants d'un âge donné dont les parents sont en vérité aussi incapables d'assurer la subsistance que ceux qui nous demandent la charité dans les rues.

Pour ma part, j'ai consacré plusieurs années à réfléchir à ce sujet capital, à examiner avec attention les différents projets des autres penseurs, et y ai toujours trouvé de grossières erreurs de calcul. Il est vrai qu'une mère peut sustenter son

nouveau-né de son lait durant toute une année solaire sans recours ou presque à une autre nourriture, du moins avec un complément alimentaire dont le coût ne dépasse pas deux shillings, somme qu'elle pourra aisément se procurer, ou l'équivalent en reliefs de table, par la mendicité, et c'est précisément à l'âge d'un an que je me propose de prendre en charge ces enfants, de sorte qu'au lieu d'être un fardeau pour leurs parents ou leur paroisse et de manquer de pain et de vêtements ils puissent contribuer à nourrir et, partiellement, à vêtir des multitudes.

Mon projet comporte encore cet autre avantage de faire cesser les avortements volontaires et cette horrible pratique des femmes, hélas trop fréquente dans notre société, qui assassinent leurs bâtards, sacrifiant, me semble-t-il, ces bébés innocents pour s'éviter les dépenses plus que la honte, pratique qui tirerait des larmes de compassion du cœur le plus sauvage et le plus inhumain.

(...) **je porte donc humblement à l'attention du public cette proposition** : sur ce chiffre estimé de cent vingt mille enfants, on en garderait vingt mille pour la reproduction, dont un quart seulement de mâles - ce qui est plus que nous n'en accordons aux moutons, aux bovins et aux porcs -, la raison en étant que ces enfants sont rarement les fruits du mariage, formalité peu prisée de nos sauvages, et qu'en conséquence un seul mâle suffira à servir quatre femelles. On mettrait en vente les cent mille autres à l'âge d'un an, pour les proposer aux personnes de bien et de qualité à travers le royaume, non sans recommander à la mère de les laisser téter à satiété pendant le dernier mois, de manière à les rendre dodus et gras à souhait pour une bonne table. (...) , et je crois que pas un gentleman ne rechignera à déboursier dix shillings pour un nourrisson de boucherie engraisé à point, qui, je le répète, fournira quatre plats d'une viande excellente et nourrissante, (...) Quant à notre ville de Dublin, on pourrait y aménager des abattoirs, dans les quartiers les plus appropriés, et qu'on en soit assuré, les bouchers ne manqueront pas, bien que je recommande d'acheter plutôt les nourrissons vivants et de les préparer « au sang » comme les cochons à rôtir. (...) Je pense que les avantages de ma proposition sont nombreux et évidents, tout autant que de la plus haute importance.

D'abord, comme je l'ai déjà fait remarquer, elle réduirait considérablement le nombre des papistes qui se font chaque jour plus envahissants, puisqu'ils sont les principaux reproducteurs de ce pays ainsi que nos plus dangereux ennemis, (...)

Troisièmement. Attendu que le coût de l'entretien de cent mille enfants de deux ans et plus ne peut être abaissé en dessous du seuil de dix shillings par tête et *per annum*, la richesse publique se trouvera grossie de cinquante mille livres par année, (...), et l'argent circulera dans notre pays, les biens consommés étant entièrement d'origine et de manufacture locale.

Quatrièmement. En vendant leurs enfants, les reproducteurs permanents, en plus du gain de huit shillings *per an-*

num, seront débarrassés des frais d'entretien après la première année.

Cinquièmement. Nul doute que cet aliment attirerait de nombreux clients dans les auberges dont les patrons ne manqueraient pas de mettre au point les meilleures recettes pour le préparer à la perfection, (...)

Sixièmement. Ce projet constituerait une forte incitation au mariage, que toutes les nations sages ont soit encouragé par des récompenses, soit imposé par des lois et des sanctions. Il accentuerait le dévouement et la tendresse des mères envers leurs enfants, sachant qu'ils ne sont plus là pour toute la vie, ces pauvres bébés dont l'intervention de la société ferait pour elles, d'une certaine façon, une source de profit et non plus de dépenses. (...) je n'ai pour seule motivation que *le bien de mon pays, je ne cherche qu'à développer notre commerce, à assurer le bien-être de nos enfants, à soulager les pauvres et à procurer un peu d'agrément aux riches*. Je n'ai pas d'enfants dont la vente puisse me rapporter le moindre penny ; le plus jeune a neuf ans et ma femme a passé l'âge d'être mère.



Jean CALVET. Ce médecin de génie est né en 1509 ou 1511 en Aragon, à Villanueva de Sigüenza (Villeneuve d'Aragon, Espagne). Ayant lu dans la Bible que l'âme humaine réside dans le sang, il entrevoit la circulation sanguine, près d'un siècle avant l'Anglais William Harvey. Il va jusqu'à préciser que le sang se régénère dans les

poumons au contact de l'air.

Mais il ne s'en tient pas à des recherches scientifiques et se laisse happer par les guerres religieuses de son temps, entre catholiques et protestants.

Dès l'âge de 20 ans, il a le front de développer des idées très personnelles sur le dogme de la Sainte Trinité dans un petit livre publié en 1531 sous le titre *De trinitatis erroribus* (*Les erreurs de la Trinité*). « *L'essence divine est indivisible... il ne peut y avoir dans la Divinité diversité de personnes* », écrit-il notamment.

En 1536, Michel Servet entre au service de l'évêque de Vienne (Dauphiné) en qualité de médecin. Il se garde d'afficher ses opinions religieuses mais entame une correspondance secrète avec le réformateur protestant **Jean Calvin** pour tenter de le convaincre de leur bien-fondé.

Il en vient à publier en 1553 un opuscule : *Christianismi restitutio* (*Restitution chrétienne*), en réplique au livre fondamental de Calvin (*L'Institution chrétienne*). Ses détracteurs l'accusent de nier dans ce livre la divinité du Christ. **Traqué par les catholiques comme par les réformés** Calvin lui-même décide d'en finir. Il dévoile sa correspondance avec Servet à un ami qui s'empresse de dénoncer le médecin à l'Inquisition catholique.

Michel Servet est arrêté mais arrive à s'échapper et ne trouve rien de mieux que de se cacher à Genève, où Calvin impose au nom de la Réforme protestante une très sévère discipline morale. Le médecin cherche de l'appui auprès des « *Vieux-Genévois* », en conflit avec Calvin.

Mais il est arrêté encore une fois. Son procès, pendant deux mois, donne lieu à un débat très vif. Le Grand Conseil de Genève consulte les autres villes suisses avant de se prononcer sur la peine : la mort. Calvin, qui a pris Servet en haine, entérine la décision.

L'époque, il est vrai, ne se prête guère à la tolérance et à la libre discussion, tant du côté protestant que du côté catholique. Calvin, toutefois gêné aux entournures, tente de se justifier mais il s'attire dès l'année suivante une réponse cinglante de son ancien ami **Sébastien Castellion** sous la forme d'un opuscule : « *Lorsque les Genevois ont mis à mort Servet, ils n'ont pas défendu une doctrine, ils n'ont fait que tuer un homme. La violence endure le cœur qui ne s'ouvre pas à la mansuétude. On ne surmonte le mal, on ne dissipe les ténèbres que par la lumière, non par l'épée* »



Sébastien Castellion En 1535, Castellion fait ses études au collège de la Trinité à Lyon, où il acquiert les outils intellectuels de l'humanisme. À cette époque, il découvre l'Institution Chrétienne de Jean Calvin et adhère aux idées de la Réforme. En 1540, on le retrouve à Strasbourg, où il loge quelque temps chez Calvin provisoirement banni de Genève. À son retour dans la

cité lémanique, Calvin fait appel à Castellion pour diriger le Collège de Rive, qui vient d'être créé. Castellion se distingue par ses innovations pédagogiques. Vers 1544 se font jour des divergences théologiques qui empêcheront Castellion d'accéder au ministère pastoral. Elles portent sur des points en apparence mineurs (*statut canonique du Cantique des Cantiques, interprétation du Symbole des Apôtres*) - qui posent en réalité le problème du droit à l'opinion personnelle en matière de foi dans le nouveau régime de l'Église. Castellion choisit de quitter Genève pour Bâle où, après avoir travaillé chez un imprimeur, il deviendra professeur de grec à l'université.

Le 27 octobre 1553 Michel Servet est jugé et brûlé à Genève pour hérésie antitrinitaire. Ce drame va consommer la rupture avec Calvin. L'année suivante paraît un ouvrage d'un certain Martin Bellie (qui n'est autre que Castellion), le *Traité des Hérétiques*. C'est le début d'une longue polémique sur la tolérance qui va très vite s'envenimer. « *Tuer un homme ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme. Quand les Genevois ont fait périr Servet, ils ne défendaient pas une doctrine, ils tuaient un être humain : on ne prouve pas sa foi en brûlant un homme mais en se faisant brûler pour elle* » écrit-il.

En 1560 s'allume la première des huit vagues successives de guerre religieuse en France. Castellion publie un petit ouvrage, *Conseil à la France désolée* qui, avec trente ans d'avance, annonce la solution politique de l'Édit de Nantes, à savoir deux religions pour un royaume. Il meurt en 1563 à

Bâle dans l'indifférence générale ; seul Montaigne lui rendra hommage dans ses Essais.

Son inlassable dénonciation du fanatisme au nom de la liberté de conscience situe Castellion à l'aile gauche de la Réforme. Il ouvre la voie à Rabaut Saint-Étienne (1743-1793) qui introduit la liberté de conscience dans la Déclaration des Droits de l'Homme et à Ferdinand Buisson (1841-1932) l'un des pères de la laïcité à la française.



Axel Honneth

■ la différence des théories de la justice sociale qui ont dominé depuis *Théorie de la justice* de John Rawls (1971) et qui privilégient le juste sur le bien, ■ Axel Honneth, dans le prolongement de la Théorie critique, réfléchit à une société assurant à ses membres les conditions d'une « vie bonne ». ■ l'heure de la mondialisation, où l'évolution des sociétés modernes s'oriente dans une direction où les conditions du respect et de l'estime de soi risquent d'être considérablement compromises, le philosophe allemand insiste sur l'importance de la reconnaissance sociale. Le point de départ de Honneth se trouve chez le jeune Hegel qui avait élevé au rang de concept philosophique la notion de *reconnaissance*. Mais, au-delà de Hegel, il s'appuie sur la psychologie sociale de George Herbert Mead et la psychanalyse de Donald Winnicott. Il distingue trois sphères de reconnaissance nécessaires pour la réalisation de soi.

La première est la sphère de l'amour qui se rapporte aux liens affectifs unissant une personne à un groupe restreint. S'appuyant sur les travaux de Winnicott, Honneth insiste sur l'importance de ces liens affectifs dans l'acquisition de la confiance en soi, indispensable à la participation à la vie sociale. La deuxième sphère est juridico-politique : c'est parce qu'un individu est reconnu comme sujet de droits et de devoirs qu'il peut comprendre ses actes comme une manifestation, respectée par tous, de sa propre autonomie. En cela, la reconnaissance juridique est indispensable à l'acquisition du respect de soi. Enfin, la troisième sphère est celle de la reconnaissance sociale, qui permet aux individus de se rapporter positivement à leurs qualités particulières, à leurs capacités concrètes. L'estime sociale, propre à cette sphère, est indispensable à l'acquisition de l'estime de soi.

On comprend tout l'intérêt de la théorie de la reconnaissance pour la compréhension de phénomènes sociaux comme la crise des banlieues. La révolte des jeunes peut être interprétée comme un refus de la société du mépris et une lutte pour la reconnaissance sociale. Mais là ne s'arrête pas l'intérêt des travaux d'Axel Honneth. En quoi consiste l'action éducative et sociale auprès des jeunes en difficulté, si ce n'est à travailler autour de la construction ou de la reconstruction des trois sphères de reconnaissance ? **La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique.** Axel Honneth, Paris, la Découverte, 2006



Fethi Benslama

Un furieux désir de sacrifice. Le surmusulman

Comment penser le désir sacrificiel qui s'est emparé de tant de jeunes au nom de l'islam ? Cet essai propose une interprétation dont le centre de gravité est ce que j'appelle le surmusulman. Qu'il revête l'aspect d'une tendance ou qu'il s'incarne, il s'agit d'une figure produite par près d'un siècle d'islamisme. Je l'ai décelée dans ses discours et dans ses prescriptions, mais aussi à partir de mon expérience clinique.

La psychanalyse ne consiste pas uniquement à « thérapéutiser » des gens à l'abri d'un cabinet. Son enseignement clinique permet d'explorer les forces individuelles et collectives de l'anticivilisation au cœur de l'homme civilisé et de sa morale.

C'est pourquoi, ce qu'on appelle aujourd'hui « radicalisation » requiert des approches complémentaires, en tant qu'expression d'un fait religieux devenu menaçant et en même temps comme un symptôme social psychique.

La désignation de surmusulman a ici valeur d'un diagnostic sur le danger auquel sont exposés les musulmans et leur civilisation. C'est la raison pour laquelle cet essai se termine par un chapitre sur le dépassement du surmusulman, en perspective d'un autre devenir pour les musulmans.

Membre de l'Académie tunisienne, Fethi Benslama est psychanalyste et professeur de psychopathologie clinique à l'université Paris-Diderot.



Timothy Snyder

Les vingt leçons de Timothy Snyder pour résister au monde de Trump

LE MONDE, 19.11.2016

L'historien américain tire des enseignements du XXe siècle pour établir un kit de survie destiné à se

remettre du désastre que constitue, selon lui, l'élection du magnat de l'immobilier.

« Les Américains ne sont pas plus avisés que les Européens, qui ont vu la démocratie succomber au fascisme, au nazisme ou au communisme. Notre seul avantage est que nous pouvons apprendre de leur expérience. C'est le bon moment pour le faire. Voici vingt leçons du XXe siècle adaptées aux circonstances du jour.

1. N'obéissez pas à l'avance. L'autoritarisme reçoit l'essentiel de son pouvoir de plein gré. Dans des moments comme ceux-ci, les individus prédisent ce qu'un gouvernement répressif

attend d'eux et commencent à le faire de leur propre initiative. Ça vous est déjà arrivé, n'est-ce pas ? Arrêtez. L'obéissance anticipée renseigne les autorités sur l'étendue du possible et accroît la restriction des libertés.

2. Protégez les institutions. Respectez la justice ou les médias, ou bien un tribunal ou un journal en particulier. Ne parlez pas des « institutions » en général, mais de celles que vous faites vôtres en agissant en leur nom. Les institutions ne se protègent pas elles-mêmes. Elles tombent comme des dominos si elles ne sont pas défendues dès l'origine.

3. Souvenez-vous de la déontologie professionnelle. Lorsque des gouvernants montrent le mauvais exemple, les engagements professionnels envers des pratiques justes deviennent très importants. Si les avocats font leur travail, il sera difficile de détruire l'Etat de droit, et si les juges font le leur, de tenir des procès spectaculaires.

4. Quand vous écoutez des discours politiques, faites attention aux mots. Prêtez l'oreille à l'usage répété des termes « terrorisme » et « extrémisme ». Ouvrez l'œil sur les funestes notions d'« état d'exception » ou d'« état d'urgence ». Et élevez-vous contre l'usage dévoyé du vocabulaire patriotique.

5. Gardez votre calme quand arrive l'inconcevable. Lorsque survient l'attentat terroriste, rappelez-vous que les groupes autoritaires n'espèrent ou ne préparent de tels actes que pour asseoir un pouvoir plus fort. Pensez à l'incendie du Reichstag. Le désastre soudain qui nécessite la fin de l'équilibre des pouvoirs, l'interdiction des partis d'opposition, etc., est un vieux truc du manuel hitlérien. Ne vous y laissez pas prendre.

6. Soignez votre langage. Evitez de prononcer des phrases que tout le monde reprend. Imaginez votre propre façon de parler, même si ce n'est que pour relayer ce que chacun dit. N'utilisez pas Internet avant d'aller au lit. Rechargez vos gadgets loin de votre chambre à coucher, et lisez. Quoi ? Peut-être Le Pouvoir des sans-pouvoir, de Vaclav Havel ; 1984, de George Orwell ; La Pensée captive, de Czesław Miłosz ; L'Homme révolté, d'Albert Camus ; Les Origines du totalitarisme, de Hannah Arendt ; ou Rien n'est vrai tout est possible, de Peter Pomerantsev.

7. Démarquez-vous. Il faut bien que quelqu'un le fasse. Il est facile de suivre, en paroles comme en actes. Il l'est moins de dire ou de faire quelque chose de différent. Mais sans un tel embarras, il n'y a pas de liberté. Dès le moment où vous montrez l'exemple, le charme du statu quo se rompt, et d'autres suivent.

8. Croyez en la vérité. Abandonner les faits, c'est abandonner la liberté. Si rien n'est vrai, personne ne peut plus critiquer le pouvoir, puisqu'il n'y a plus de base pour

le faire. Si rien n'est vrai, tout est spectacle. Le plus gros portefeuille paie pour les plus aveuglantes lumières.

9. Enquêtez. Découvrez les choses par vous-même. Passez plus de temps à lire de longs articles. Soutenez le journalisme d'investigation en vous abonnant à la presse écrite. Comprenez que ce que vous voyez à l'écran ne cherche parfois qu'à vous faire du mal. Ajoutez à vos favoris des sites comme PropOrNot.com, qui démystifie les campagnes de propagande en provenance de l'étranger.

10. Pratiquez une politique « corporelle ». Le pouvoir veut que vous vous ramollissiez dans votre fauteuil et que vos émotions s'évanouissent devant l'écran. Sortez. Déplacez votre corps dans des endroits inconnus au milieu d'inconnus. Faites-vous de nouveaux amis et marchez ensemble.

11. Échangez des regards, dites des banalités. Ce n'est pas seulement de la politesse. C'est un moyen de rester en contact avec votre environnement, de briser les barrières sociales inutiles, et d'en venir à comprendre à qui vous fier ou non. Si nous entrons dans une culture de la dénonciation, vous ressentirez le besoin de connaître le paysage psychologique de votre vie quotidienne.

12. Sentez-vous responsable du monde. Remarquez les croix gammées et les autres signes de haine. Ne détournez pas le regard, ne vous y habituez pas. Retirez-les vous-même et donnez l'exemple afin que les autres fassent de même.

13. Refusez l'Etat à parti unique. Les partis qui prennent le contrôle des Etats étaient autrefois autre chose. Ils ont su exploiter un moment historique pour interdire toute existence politique à leurs rivaux. Participez aux élections locales et nationales tant que vous en avez la possibilité.

14. Dans la mesure de vos moyens, faites des dons aux bonnes causes. Choisissez un organisme caritatif qui vous convient et configurez le paiement automatique. Vous saurez alors que vous avez employé votre libre-arbitre à encourager la société civile à aider les autres à faire quelque chose de bien.

15. Protégez votre vie privée. Les dirigeants peu scrupuleux emploieront ce qu'ils savent de vous pour vous nuire. Nettoyez votre ordinateur des logiciels malveillants. Rappelez-vous qu'envoyer un courrier électronique est comme écrire dans le ciel avec de la fumée. Pensez à utiliser des formes d'Internet alternatives, ou, plus simplement, utilisez-le moins. Cultivez les échanges de personne à personne. Pour la même raison, ne laissez pas irrésolus les problèmes juridiques. Les Etats autoritaires sont comme des maîtres chanteurs, à l'affût de tout crochet pour vous harponner. Essayez de limiter les crochets.

16. Apprenez des autres et des autres pays. Entretenez vos amitiés à l'étranger ou faites-vous y de nouveaux amis. Les difficultés que nous traversons ne sont qu'un élément d'une tendance plus générale. Et aucun pays ne pourra trouver de solution à lui tout seul. Assurez-vous que vous et votre famille avez des passeports en règle.

17. Prenez garde aux paramilitaires. Quand des hommes armés se prétendant antisystème commencent à porter des uniformes et à déambuler avec des photos du chef, la fin est proche. Lorsque ces milices paramilitaires, la police officielle et l'armée commencent à se mélanger, la partie est terminée.

18. Réfléchissez bien avant de vous armer. Si vous portez une arme dans un service public, Dieu vous bénisse et vous protège. Mais n'oubliez pas que certains errements du passé ont conduit des policiers ou des soldats à faire parfois des choses irrégulières. Soyez prêt à dire non. (Si vous ne savez pas ce que cela signifie, contactez le Musée du Mémorial américain de l'Holocauste et renseignez-vous sur les formations en éthique professionnelle.)

19. Soyez aussi courageux que vous le pouvez. Si aucun de nous n'est prêt à mourir pour la liberté, alors, nous mourrons tous de l'absence de liberté.

20. Soyez patriote. Le président entrant ne l'est pas. Donnez l'exemple de ce que l'Amérique pourrait signifier pour les générations à venir. Elles en auront besoin. »

Traduit de l'anglais par Olivier Salvatori

Téléphone
portable : 07 85 43 97 32
Messagerie : avisdesgens@orange.fr

Pourquoi « L'avis des gens »? Cet avis peut bouger au gré de rencontres diverses dont ce document de travail garde la trace. A partir de là on peut en parler si le cœur vous en dit... ce serait d'ailleurs mieux;

C'est une sorte d'aide mémoire...rien de plus.

Le contenu est réalisé à partir de transcriptions d'interventions, ou de notes et parfois de transcriptions d'émissions de radio. Je ne fais pas de commentaires personnels autour des interventions, mais l'assemblage des interventions donne tout de même un sens à ce travail.

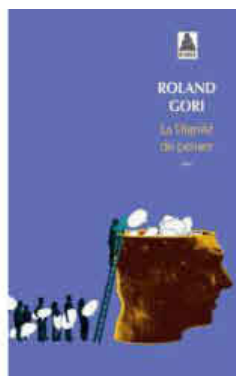
Réseau : informel. A vous d'indiquer des gens susceptibles de recevoir ces documents

-Il n'y a pas de périodicité prévue...tout est fonction des questions qui se posent.

-Rien n'empêche que se forme une équipe d'animation plus étoffée... mais pour l'instant le fonctionnement est ainsi.

Patrick Lalanne Actuel rédacteur de ces documents de travail

ROLAND GORI
**L'INDIVIDU
INGOUVERNABLE**



**Quelques livres
de Roland Gori**



Alain Abelhauser
Roland Gori
Marie-Jean Sauret

**La folie
Évaluation**
Les nouvelles fabriques
de la servitude



Numéros précédents :

- ➔ N°1 –Penser l'avenir avec un enfant en situation de Handicap/ débat avec Chantal Bruno à Gradignan/ mars 2004
- ➔ N°2-Se regrouper pour engager des actions autour des économies d'énergie. Naissance de l'association «des Fourmis dans le compteur» à Gradignan/ mars 2006
- ➔ N°3= municipalisation des MJC de Gradignan/ juin 2010
- ➔ N°4= Débat sur l'énergie. Initiatives citoyennes/ aout 2010
- ➔ N°5= Alternatiba Bordeaux. En perspective des négociations de Cancun sur le climat/ septembre 2010
- ➔ N°6= Les AMAP. Éléments de débat durant la semaine du développement durable à Gradignan/novembre 2010

➔ N°7= Développement des participations citoyennes durables. Venue de Vincent Feltesse à Gradignan/décembre 2010

➔ N°8= se passer du nucléaire? /avril 2011

➔ N°9= L'économie sociale et solidaire, conférence de Mérignac de Jean Louis Laville /janvier 2012

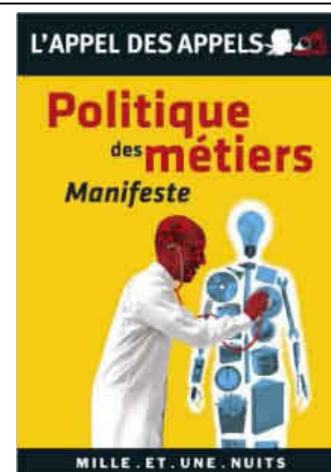
➔ N°10= L'émergence de nouvelles formes d'organisation des entreprises, transcription d'une conférence de Frédéric Laloux. Janvier 2016

➔ N°11= L'émergence de nouvelles formes d'organisation des entreprises, compléments; Janvier 2016

➔ N°12= L'accueil des migrants en provenance de Calais. Présentation du Préfet à Talence; Octobre 2016

➔ N°13= Rencontres avec des migrants en Gironde ; décembre 2016

Livre collectif de l'Appel des appels



<http://www.appeldesappels.org>